

SIMPLE HISTOIRE.

Mes chers Lecteurs,

Quelques-uns de vous m'ont reproché de leur avoir quelquefois raconté des *histoires* qui n'étaient pas *historiques*. Ai-je eu tort ou raison ? Je ne sais. Toutefois, pour vous satisfaire tous aujourd'hui, je viens vous retracer, aussi fidèlement que mes souvenirs me l'ont conservé, un fait vrai jusque dans ses plus petits détails : rien d'inventé, rien d'arrangé ; vous pouvez lui donner une entière créance. Je vous prévins même que ce n'est qu'autant que vous accorderez une pleine confiance à sa scrupuleuse exactitude, que ce récit pourra avoir pour vous quelque intérêt.

J'étais, il y a quelques mois, dans une des plus belles habitations de campagne qui entourent la ville d'Alger, ancienne résidence d'un grand dignitaire maure au service d'Hasseim-Pacha, aujourd'hui transformée en un modeste pensionnat de jeunes filles européennes. Un dimanche au soir, assis près du feu (nous étions en décembre), toute la famille de l'institutrice, deux jeunes pensionnaires et moi, nous nous chauffions silencieusement, lorsqu'une de ces jeunes filles, âgée de huit ans environ, encore con-

valescente après une longue fièvre, m'adressa cette question : Quand nous serons morts, c'est Dieu qui nous jugera, n'est-ce pas ? (Je m'efforce, chers lecteurs, de conserver non-seulement les mêmes pensées, mais aussi les mêmes expressions.)

— Oui, lui répondis-je, et dans ce jugement, ceux qui auront mal fait seront punis, ceux qui auront fait le bien seront récompensés. Mais, dites-moi, ma petite amie, que pensez-vous qu'il arrivera à votre égard, croyez-vous que Dieu vous punira ou vous récompensera ? Dans votre vie, avez-vous fait le bien ou le mal ?

— Le mal, répondit-elle avec une simplicité touchante, mais en même temps avec un ton qui indiquait une réponse dictée par sa conscience et non par une fausse modestie.

— Et alors serez-vous récompensée ou punie ?

— Punie.

— Mais cependant n'avez-vous pas fait du bien aussi ? Comment se fait-il donc que vous soyez condamnée ?

— C'est que j'ai fait plus de mal que de bien. (J'insiste, chers lecteurs, sur l'exactitude de cette réponse ; et ne croyez pas que ce soit là une de ces idées apprises par l'éducation ; non, cette enfant n'avait eu, ni avec moi ni avec ses maîtres, de conversation de ce genre.)

— Pauvre petite ! interrompit avec émotion l'institutrice qui la tenait entre ses bras, quelle naïveté !

— Oui, repris-je, vous et moi, tous ceux qui sont ici, et votre marraine elle-même, tous, nous avons fait plus de mal que de bien, ainsi nous sommes tous condamnés devant Dieu. Trouvez-vous que cette condamnation soit juste ?

— Oui.

— Et cependant seriez-vous contente d'être condamnée ?

— Non.

— Eh bien ! Dieu non plus ne serait pas content de vous punir ; et quand il a vu que vous aviez fait le mal, vous, ma petite Rosine, quand il a vu que vous étiez perdue pour toujours, il en a été peiné, parce qu'il vous aimait, et il s'est dit à lui-même : Il faut que je trouve un moyen de sauver cette pauvre petite, et alors, savez-vous ce qu'il a fait pour cela ?

— Non.

— Le voici : il a envoyé son Fils sur la terre ; il s'appelle Jésus-Christ ; et voici ce que Jésus-Christ a fait pour obtenir votre pardon, le vôtre, Rosine, et pour vous acquérir le ciel, à vous-même, ma chère amie : il s'est laissé prendre par des Juifs méchants qui l'ont jugé et condamné à mort ; ensuite ils l'ont conduit sur une montagne, ils ont étendu une croix à terre, ils ont placé Jésus sur cette croix, ils ont pris des clous dans une main, un marteau dans l'autre, et, mettant la pointe des clous sur les mains et sur les pieds de Jésus, à grands coups de marteau ils les ont enfoncés, à travers sa chair, dans le bois, en faisant ainsi jaillir son sang !

Ici, la jeune enfant fit un mouvement involontaire, sa main tressaillit dans celle de l'institutrice, un *ah !* frémissant sortit de sa poitrine ; tout cela fut presque imperçu, et je continuai ainsi : Ensuite ces Juifs se moquaient de lui, et quand Jésus se taisait, ils lui criaient des insultes ; et quand Jésus était près d'expirer, ils lui enfonçaient, pour l'expédier plus vite, une lance dans le cœur ; et comme ces bourreaux riaient aux éclats, se réjouissaient et se moquaient de lui, Jésus s'écria : « Mon Père, mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Ensuite, il baissa la tête et expira. C'est ainsi que Jésus, ma petite amie, est mort à votre place, qu'il a souffert ce que vous aviez mérité, et qu'au lieu de l'enfer où vous deviez aller, vous aurez le paradis pour toute l'éternité. Croyez-vous cela ?

— Oui, Monsieur.

— Aimez-vous Jésus ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! si vous l'aimez, il vous faut maintenant faire tout ce qu'il vous commande, obéir à votre marraine, bien lire vos leçons, ne jamais mentir ; et pour être plus sûre de faire tout cela, il vous faut en demander la force à Dieu qui vous la donnera ; ainsi priez Dieu.

Je m'arrêtai, et tout rentra dans le silence.

Bientôt une autre conversation s'engagea entre l'institutrice, sa mère et moi. Tout semblait oublié, lorsque tout-à-coup nous vîmes la petite Rosine s'efforcer d'étouffer des sanglots qui gonflaient sa poitrine. — Qu'avez-vous ? lui dis-je.

Pas de réponse.

— Qu'as-tu ? lui dit la maman.

Même silence ; et toujours cette lutte contre des larmes qui voulaient s'échapper de ses yeux, et des gémissements qu'elle avait peine à retenir.

— Voyons, dit la marraine, réponds-nous.

Pressée de questions, l'enfant ne put plus longtemps se contenir ; et se cachant dans la robe de sa marraine, elle donna un libre cours à ses larmes et laissa échapper les sanglots qui l'oppressaient. On l'interroge encore tour à tour, mais en vain. Enfin, je la prends par la main, je l'attire vers moi ; et m'efforçant de lui parler avec le plus de douceur et d'affection qu'il m'est possible : Pourquoi pleurez-vous, Rosine ! Je vous en prie, mon amie, dites-le moi, vous me ferez plaisir ; pourquoi pleurez-vous ?

— Je pleure, me répondit-elle, je pleure en pensant à tout ce que Jésus a souffert pour moi !

Voilà, chers lecteurs, la parole que j'ai entendue ; je ne l'ai pas lu, cela, je l'ai vu de mes propres yeux ; et je vous assure que mon cœur en fut pénétré de joie : Voyez, dis-je

à sa marraine, voyez quelle puissance les vérités chrétiennes ont sur l'âme simple et droite; voyez ce qu'elles peuvent quand elles tombent sur un cœur neuf, exempt de préjugés. Cette enfant a compris et senti le christianisme comme l'aurait compris et senti un vieillard à deux pas de la tombe, comme peuvent le comprendre le savant et l'ignorant, comme l'ont compris les pécheurs sincères de tous les siècles.

Oui, lecteurs, si, mettant de côté tout ce qu'on vous a dit sur l'Évangile, toutes les idées que vous vous en êtes faites vous-mêmes, vous vouliez seulement pour un instant placer devant vos yeux tous les péchés de votre vie, réunis, condensés en un seul point et méritant ainsi la colère de Dieu; si ensuite, d'un autre côté, vous vouliez peindre à votre esprit Jésus venant dans le monde, mourant sur une croix pour effacer ces péchés et vous donner *malgré eux*, vous donner, sans que vous l'ayez *mérité*, vous donner *gratuitement* une vie éternelle *dès aujourd'hui*, dès l'instant même où vous lisez ces lignes, à la seule condition que vous acceptiez tout cela! si vous pouviez pleurer, comme Rosine, de repentir et de joie! oh! quelle paix! quel bonheur se répandraient sur votre vie! quel calme pour votre mort! quelle joie pour votre éternité!

Mes amis, puisque j'ai commencé en vous promettant de l'*histoire*, et qu'il me reste quelques instants, et à vous, je l'espère, quelque patience, je vais finir par le récit d'un autre fait que je n'ai pas vu, il est vrai, mais qui m'a été rapporté, dans deux villes différentes, par deux hommes dignes de foi.

L'épouse d'un officier français, jeune femme qui avait tenu une conduite mondaine et légère, était retenue depuis quelque temps sur un lit de douleur, par une maladie qu'elle-même sentait devoir être mortelle. Cette per-

spective d'une mort certaine et prochaine la fit enfin rentrer en elle-même, et la conduisit à se demander comment elle serait reçue devant le tribunal de Dieu, où dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être, il lui faudrait comparaître. Elle ne put se dissimuler (car l'approche de la mort dissipe bien des illusions et découvre bien de tristes vérités cachées dans notre vie), elle ne put se dissimuler que sa conduite avait été loin de la pureté demandée par l'Évangile, et entachée de plus de fautes qu'il n'en fallait pour mériter la colère divine ; longtemps elle y songea avec terreur..... Tantôt elle se peignait un Dieu juste et vengeur, tantôt elle s'efforçait de se le représenter comme un père indulgent et faible. Quand sa conscience lui révélait une vérité terrible, elle la contemplait quelques instants, et lorsque le tableau d'un avenir de souffrances était resté assez longtemps suspendu devant son imagination, elle fermait les yeux, se cachait la figure dans ses deux mains, comme si elle eût pu ainsi chasser de son esprit l'image affreuse qui la poursuivait ; elle aurait voulu arrêter les battements de son cœur, retenir sa respiration, anéantir sa vie, pour s'empêcher de penser ; mais en vain ! En vain elle cherchait à se faire illusion, en vain elle voulait se tromper elle-même par ces faux raisonnements dont les hommes en santé se contentent : *Que Dieu est indulgent, qu'il sait de quoi nous sommes faits* ; toujours, toujours sa conscience lui criait : Tu étais libre de choisir le bien ou le mal, et tu as préféré le mal ; tu l'as fait, le sachant et le voulant, ainsi tu seras justement condamnée.

Enfin, fatiguée de ces combats entre sa conscience et son désir d'échapper au châtement, elle résolut de faire appeler un ministre de l'Évangile.

Elle était née dans l'Église protestante, et fit demander le Pasteur de la petite ville où elle se trouvait alors. C'était un jeune homme nouvellement sorti de la Faculté, où il

avait puisé le système de théologie connu sous le nom de Rationalisme, et dont l'idée-mère est de ramener la Révélation de la Bible à la simple Religion naturelle, c'est-à-dire à la foi en un Dieu et en un avenir. A peine le jeune homme était-il assis près de son lit, que la jeune femme mourante lui adressa ces paroles : M. le Pasteur, quand je vous ai fait appeler, j'espérais recevoir de vous quelques consolations. Je voulais vous demander ce qu'il me restait à faire en ce monde pour échapper à la juste condamnation qui m'attend dans l'autre ; mais depuis lors j'ai réfléchi, et je regrette presque de vous avoir dérangé. Votre visite, je le sens, sera inutile : j'ai réfléchi, longtemps réfléchi à tous les moyens que vous pouvez me proposer ; et je sens, oui, je le sens, d'après ma triste vie et d'après la justice de Dieu, tout, tout ce que vous pourrez me dire est parfaitement superflu. Rien, rien au monde ne peut me sauver.

Ce langage, assez rare chez un mourant, frappa le jeune Pasteur, et comme il allait lui répondre : Oh ! non, non, l'interrompit-elle, si vous connaissiez ma vie, ma vie hideuse et dégoûtante d'impureté, d'oubli de mon Dieu, de violation de tous mes devoirs, oh ! vous conviendriez avec moi que ma condamnation est inévitable. Oh ! horrible certitude !

— Mais, dit le jeune homme, quoiqu'il ne sût trop quel remède opposer à un mal si réel, si pressant et si profondément senti ; mais, dit-il pour répondre au moins quelque chose, il y a peut-être encore quelque espoir, encore quelque moyen...

— Non, non, reprit-elle avec désespoir, aucun moyen, aucun ! Je sais d'avance tout ce que vous allez me dire : tout cela est impuissant, je le sais, je le sens, ma conscience me le dit. Que pouvez-vous me conseiller ? De faire des aumônes ? Mais de quel prix peuvent être auprès de Dieu des aumônes arrachées à deux pas de la mort,

par la crainte de l'enfer? Des aumônes que je ferais sans charité dans le cœur, mais avec la terreur du criminel qui veut fléchir son juge au moment de l'arrêt de mort? Non, lors même que je pourrais remplir de mon or les gouffres de l'enfer, Dieu devrait y trouver encore une place pour moi. Me direz-vous de changer de conduite, de mieux vivre à l'avenir que je ne l'ai fait dans le passé? Mais il n'est plus temps : je vais mourir aujourd'hui, dans quelques heures, dans quelques instants! Comment puis-je maintenant faire des bonnes œuvres? Vivre saintement? Le temps me manque, la mort est là, le jugement la suit. Oh! si j'avais encore vingt ans de vie, comme je les consacrerai entièrement à mon Dieu, à la vertu! Mais non, pour moi il n'y a plus de temps! Me direz-vous qu'à défaut de bonne conduite je puis au moins offrir mon repentir? Mais que voulez-vous que Dieu fasse d'un repentir arrivant à l'heure de la mort, arraché par la peur? Les plus grands criminels, ceux qui meurent le blasphème à la bouche, se repentent eux-mêmes de cette manière. Les anges déchus regrettent aussi, sans doute, le bonheur qu'ils ont perdu; et je sens qu'à cette heure mon repentir ne paierait pas mieux la rançon de mes fautes passées, que les regrets de ces criminels et de ces démons ne peuvent effacer les blasphèmes des uns, ni détruire la rage infernale des autres. Oh! mon Dieu! mon Dieu! que faut-il faire? s'écriait cette malheureuse femme en se tordant les bras de désespoir, que faut-il faire? Il n'y a plus de ressource! plus de moyen pour satisfaire ta justice! ô mon Dieu! Voyez, Monsieur, pour m'épargner la condamnation, pour qu'il me fût possible d'obtenir le ciel, il faudrait... il faudrait l'impossible! Il faudrait que Dieu me le donnât! Non qu'il me le fit gagner, mais qu'il me le donnât! Il faudrait que mon salut ne coûtât rien, qu'il n'y eût qu'à le prendre, que Dieu ne me demandât rien, qu'il me donnât tout, absolument

tout! Alors je pourrais espérer encore, mais sans cela rien!... Non, je suis perdue! — Le jeune Pasteur était là, silencieux, stupéfait, ne sachant que répondre. Il sentait lui-même l'inutilité des consolations qu'il avait à offrir. Un moyen cependant lui restait, mais il ne voulait ni ne pouvait s'en servir. Ce pardon absolu des péchés, ce don gratuit du Ciel que cette femme réclamait par instinct, il savait bien, lui, que quelques chrétiens les voyaient promis dans l'Évangile, et que, d'après eux, on peut être sauvé par une pure grâce de Dieu, Jésus-Christ ayant satisfait pour nous la justice de son Père. Il connaissait bien aussi les passages de l'Écriture-Sainte, sur lesquels ces chrétiens appuyaient cette doctrine; il *connaissait* cela, mais il ne le *croyait* pas; et il était là, pressé entre le désir de consoler cette femme et la crainte de dire un mot contre sa propre conscience! Chaque seconde qui s'écoulait lui apportait un nouveau tourment; les pensées les plus sérieuses se pressaient dans son esprit. Si cette doctrine était vraie cependant, et si je laissais mourir cette femme sans la lui avoir annoncée! Moi, j'aurais perdu son âme! Mais lui parler sans conviction!... Oh! non, non, jamais! Que faire? mon Dieu; que faire?... — La malade était retombée, épuisée de fatigue; elle était là, immobile, comme si elle avait renoncé à tout espoir, et comme si, encore vivante, elle se fût déjà livrée elle-même à Satan. Ce spectacle était horrible pour le Pasteur; son angoisse était inexprimable. Tout-à-coup ses yeux se levèrent vers le ciel, ses lèvres tremblantes balbutièrent quelques paroles qui semblaient dire : Que faire? mon Dieu; que faire? — Subitement sa résolution fut prise. Sans s'inquiéter si ce système du salut gratuit par la mort de Jésus-Christ était vrai ou faux, il résolut de lire à la mourante les passages de la Bible, qui, disait-on, le renfermaient, sans y ajouter aucun commentaire; et feuilletant sa Bible en même temps qu'il se tourna vers

cette créature : Ecoutez, écoutez, lui dit-il, je vais me taire, moi, homme, mais mon Dieu va parler. Voici ce qu'il dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et » chargés, et je vous soulagerai, mon joug est facile et » mon fardeau léger. Je suis venu chercher et sauver ce » qui était perdu ; c'est moi qui justifie ; je donne ma vie » pour le monde. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a » donné son Fils au monde, afin que quiconque croirait » en lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle. » Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. Nul » ne sera sauvé par les œuvres de la loi ; mon sang est » répandu pour la rémission des péchés. Dieu les a tous » renfermés sous la désobéissance, afin de faire miséri- » corde à tous, justifiés gratuitement par la grâce qui est » en Jésus-Christ, qui nous a été fait de la part de Dieu, » sagesse, justice, sanctification et rédemption. C'est » moi, c'est moi, qui efface tes péchés pour l'amour de » moi, et je ne me souviendrai plus de tes iniquités. Quand » tes péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils se- » ront blanchis comme la neige. Car nous étions aussi » autrefois nous-mêmes insensés, désobéissants, égarés, » assujettis à toutes sortes de passions et de voluptés, vi- » vant dans la malice et dans l'envie, dignes d'être haïs, » et nous haïssant les uns les autres. Mais lorsque la » bonté et l'amour de Dieu notre Sauveur envers les » hommes ont été manifestés, il nous a sauvés, non à » cause des œuvres de justice que nous eussions faites, » mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régéné- » ration, et par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il » a répandu abondamment sur nous par Jésus-Christ » notre Sauveur ; afin qu'ayant été justifiés par sa grâce, » nous ayons l'espérance d'être héritiers de la vie éter- » nelle. Venez, venez sans or ni argent, il y a pardon » par devers Dieu. Christ est mort pour nous sur la » croix. »

Au fur et à mesure que ces paroles divines sortaient de la bouche du Pasteur, elles semblaient descendre comme un baume fortifiant sur le cœur de la mourante, qui, insensiblement, fixa son attention, tendit l'oreille, et qui, les yeux arrêtés sur la Bible, la bouche entr'ouverte, semblait aspirer avec avidité chacune de ces syllabes, comme autant de gouttes de rosée qui venaient rafraîchir son cœur altéré. D'abord l'étonnement se peignit sur ses traits, bientôt un sourire passa sur ses lèvres, son regard brilla, ses mains se joignirent un moment; elle sembla absorbée dans une ardente prière qui épuisa ses forces. Quelques minutes plus tard, ses yeux étaient fermés, ses mains retombées, sa bouche fermée et ses traits recouverts d'une pâleur mortelle. Elle n'était plus. — Son âme était partie...

Le jeune Pasteur rentra chez lui, se renferma avec une Bible dans son cabinet, la parcourut à des feuillets bien connus de lui, quoique médités rarement jusqu'alors. Maintenant qu'il relisait ces passages sans prévention, non pour les combattre, mais pour les comprendre, il leur trouvait un tout autre sens que jadis; il consentit enfin à reconnaître que gratuitement signifiait gratuitement, que grâce voulait dire grâce, que pardon, rachat, salut, devaient se traduire par pardon, rachat, salut; il comprit que c'était pour avoir voulu disputer avec la Bible qu'il avait donné à ces mots des sens torturés par la science, et que de tout cela résultait que réellement l'homme était sauvé, non par ses œuvres, mais par la pure grâce de Dieu, par la simple foi en Jésus-Christ, sauveur. Il avait vu par expérience que cette vérité était la seule capable de rassurer le pécheur humilié au lit de mort; il sentait que tous les hommes pouvaient bien ne pas avoir la même sincérité que cette femme, mais que tous n'en arrivaient pas moins devant le tribunal de Dieu couverts de péchés avoués ou niés, et qu'ainsi tous avaient besoin, comme cette femme,

d'un salut gratuit, d'un pardon absolu, d'un ciel donné et non gagné; il comprit cela, ou plutôt Dieu le lui fit comprendre; et depuis lors il sut ce qu'il aurait à dire désormais au pied du lit d'un mourant, et surtout ce qu'il avait besoin de croire lui-même pour éviter la condamnation à venir.

Mes chers lecteurs, rappelez-vous Rosine pleine de vie, rappelez-vous l'épouse mourante, et voyez si la vérité qui a réjoui le cœur de la première et que la seconde réclamait par instinct au moment de la mort, voyez si cette vérité n'est pas faite aussi pour vous donner la paix de l'âme dans ce monde, le calme à votre mort et la joie dans le ciel; songez-y! C'est pour vous que j'ai tracé ces lignes; et si vous les trouvez insuffisantes pour vous expliquer ma pensée, allez étudier la vérité dans l'Evangile lui-même, et avant de poser ces feuilles, de ce pas, si vous ne l'avez pas chez vous, allez et procurez-vous un Nouveau-Testament, la Parole de Dieu! Elle vous en apprendra plus que moi.

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.